

Qu'est-ce que cela, sinon une sorte de calembour? se demandera le lecteur avec assez de raison. Cependant il ne serait pas juste de condamner ces jeux de mots comme des calembours. Ils n'ont pas pour but de provoquer le rire, mais ils veulent être un ornement et parfois l'effet n'en est pas désagréable.

En tout cas, le « mot pivot » est un ornement de goût douteux et les poètes de la période classique n'emploient que fort prudemment cette figure du discours. Il nous en faudra parler plus longuement quand nous en arriverons aux dramatises d'une époque plus récente, lesquels s'en sont servis avec extravagance et, du moins pour nous Européens, d'une façon exaspérante.

Le parallélisme ou la correspondance entre chaque mot de deux vers ou phrases successives, nom pour nom et verbe pour verbe, est, de même que dans la poésie chinoise, un ornement de la poésie japonaise. Ce procédé nous est familier dans les *Psaumes* de David, et il est fort goûté de Longfellow dont le *Hiawatha* renferme de nombreuses paires de vers parallèles, tels que :

Filled the marshes full of wild-fowl,  
Filled the river full of fishes 1.

Quelques exemples de cet ornement se trouvent dans les poèmes cités p. 34.

#### La poésie Nara.

Le VIII<sup>e</sup> siècle, qui n'a laissé que peu d'œuvres en prose, fut expressément l'âge d'or de la poésie. Le Japon ayant dès lors abandonné les primitives effusions décrites

1. Emplissait les marais pleins de canards sauvages, — Emplissait la rivière pleine de poissons.

au chapitre précédent produisit, pendant cette période une quantité de vers dont l'excellence n'a jamais été surpassée depuis lors. Le lecteur qui s'attend à trouver, chez un peuple sortant à peine de l'état barbare, une poésie caractérisée par une vigueur rude et indisciplinée, sera surpris d'apprendre qu'au contraire elle se distingue par son élégance plutôt que par sa puissance. Elle est délicate de sentiment, raffinée de langage, et dénote une parfaite habileté de phrase, avec une obéissance attentive à certaines lois de composition qui lui sont propres.

La poésie de cette période et de la période suivante fut écrite par et pour une très petite partie de la nation japonaise. Les auteurs, dont beaucoup sont des femmes, étaient des membres de la cour du mikado, ou des fonctionnaires résidant temporairement dans les provinces, mais considérant la capitale comme leur foyer. On ne trouve aucune trace de poésie populaire. D'un autre côté, la faculté d'écrire en vers était générale dans les classes élevées. Presque tout homme ou femme d'éducation pouvait, à l'occasion, composer un tanka. Il n'y avait pas d'écrivains importants et ce n'était pas la coutume de publier séparément les poèmes d'auteurs individuels qui n'eussent produit que de fort minces volumes. A certains intervalles des recueils étaient commandés par l'autorité impériale, et de cette façon se trouvaient réunis les meilleurs poèmes de la période précédente. Si vingt ou trente tanka d'un seul poète y trouvaient place, c'était suffisant pour donner à l'auteur, homme ou femme, une position distinguée parmi la multitude des autres collaborateurs.

La poésie de la période Nara nous a été conservée dans une de ces anthologies connues sous le nom de *Manyo-*

*ciou* ou « Collection des Dix Mille Feuilles ». Suivant la tradition, elle fut complétée dès le début du ix<sup>e</sup> siècle. Les poèmes qu'elle contient appartiennent principalement à la dernière moitié du vii<sup>e</sup> et à la première moitié du viii<sup>e</sup> siècle de notre ère et couvrent une période d'environ 130 ans. On les classe comme il suit : poèmes des quatre saisons, poèmes des affections, poèmes élégiaques, poèmes allégoriques et poèmes divers. Ils s'élèvent, en tout, à plus de 4000 pièces, dont la grande majorité est de la forme *tanka*, ou courts poèmes de 31 syllabes. Les autres sont pour la plupart des *nagauta*, ou soi-disant long poèmes. Quant aux auteurs, leurs noms sont légion. Entre tous cependant deux poètes se détachent avec quelque éminence : HITOMARO et AKAHITO. Le premier florissait à la fin du vii<sup>e</sup> siècle, le second sous le règne de Somou (724-756). On ne sait rien d'eux sinon qu'ils étaient fonctionnaires à la cour du mikado et le suivirent dans quelqu'un de ses voyages à travers les provinces.

L'édition Riakoughé, en trente volumes, du *Manyociou*, qui était autrefois la meilleure, est maintenant complètement éclipsée et remplacée par le magnifique *Manyociou Koghi*, publié récemment sous les auspices officiels. Il comprend jusqu'à 122 volumes et contient, en fait de commentaires et d'index, tout ce que peut désirer l'éru- dit le plus enthousiaste, et même davantage encore. L'impression est admirable et le texte constitue une amélioration considérable de celui de l'édition Riakoughé.

Les traductions qui vont suivre, si approximatives qu'elles soient, peuvent aider à donner quelque idée du caractère de la poésie du *Manyociou*. Le premier spécimen est de Hitomaro. C'est une élégie sur le prince Hinami,

fils du mikado Temmou, qui mourut en 687, avant d'être monté sur le trône.

Le poète commence par raconter comment, dans un conseil des dieux, la divinité Ninighi no Mikoto est désignée pour être le premier souverain divin du Japon. Dans la seconde partie il fait allusion à la mort du dernier mikado, et dans la troisième le poète exprime le désappointement de la nation de ce que le prince Hinami n'ait pas vécu pour lui succéder. Il déplore l'isolement de son tombeau, qu'il représente comme un palais où le prince habite dans le silence et la solitude.

Quand commencèrent la terre et le ciel,  
Sur le bord de la rivière  
Du firmament éternel,  
Les dieux se rencontrèrent en grande assemblée,  
Les dieux se rencontrèrent et tinrent un grand conseil,  
Des myriades et des myriades se rassemblèrent.  
Alors à chacun une haute charge fut donnée :  
A la déesse du Soleil,  
A celle qui remplit les cieux de rayonnement  
Ils accordèrent le royaume du ciel.  
A son petit-fils ils remirent  
Ceci, la contrée de Acihara,  
Ceci, le pays des très blonds épis de riz,  
Pour gouverner avec un pouvoir divin,  
Aussi longtemps que dureront le ciel et la terre.  
Se hâtant vers en bas, il écartera  
Les nuages du ciel, en couches nombreuses,  
Descendant glorieusement vers la terre.

Dans le palais de Kiyomi,  
Le grand siège du pouvoir impérial,  
Divinement gouverna son vrai descendant,  
L'Auguste Prince brillant comme le grand Soleil,  
Jusqu'à ce qu'il s'éleva divinement vers en haut,  
Poussant large les barrières éternelles  
Qui s'ouvrent sur la plaine du ciel.

Prince Puissant, si tu avais daigné  
Gouverner ce monde sublunaire,  
Tu aurais été à tout ton peuple  
Aussi cher que lui sont les fleurs du printemps  
Ou la pleine lune qui contente l'âme.

Comme en son grand navire le marin,  
Ainsi nous avons placé en toi notre confiance;  
Comme la pluie bienvenue des cieus,  
Toute la nation t'attendait.  
Tu as choisi — nous ne savons pourquoi —  
Près de la colline isolée de Mayoumi  
D'élever là les piliers massifs,  
D'édifier là un hautain palais,  
Mais au matin on n'y entend pas ta voix;  
Des mois et des jours ont passé en silence,  
Jusqu'à ce que tes serviteurs, attristés et lassés,  
S'en soient allés, nul ne sait pour où.

Le spécimen suivant est encore de Hitomaro. C'est une  
élegie sur une dame de la cour.

Sur sa face étaient les teintes des bois d'automne,  
Avenantes étaient ses formes comme le bambou gracieux.  
Inconnues pour nous étaient ses pensées d'avenir;  
Nous espérions pour elle une vie longue comme un câble,  
Et non transitoire comme la rosée qui tombe le matin  
Et s'évanouit avant le soir,  
Ou comme la brume qui s'élève le soir  
Et que disperse le matin.  
Même nous, qui ne la connaissions que par ouï-dire —  
Nous, qui n'avions fait que l'entrevoir,  
Nous sommes remplis d'un profond regret.  
Quelle doit être alors la douleur  
De son juvénile époux  
Qui partageait sa couche,  
Leurs bras blancs entrelacés pour oreillers?  
Désolées vraiment doivent être ses pensées quand il se couche,  
Désespérés doivent être ses désirs.  
Ah! oui, celle qui nous a échappé  
Par un destin si prématuré  
Ressemblait en vérité aux rosées du matin  
Ou aux brumes du soir.

Les vers qui suivent sont un exemple du parallélisme  
cher au poète japonais. Ils sont datés de 744.

Auprès du palais de Foutaghi  
Où notre grand roi  
Et divin seigneur  
Tient sa haute puissance,  
Doucement s'élèvent les collines  
Qui portent des centaines d'arbres;  
Agréable est le murmure des rapides  
Qui se précipitent vers la contrée basse.

Aussi longtemps qu'au printemps,  
Quand le rossignol vient et chante,  
Sur les rocs,  
Des fleurs comme des brocarts s'épanouissent,  
Embellissant le pied des montagnes;  
Aussi longtemps qu'à l'automne,  
Quand le cerf brame après la biche,  
Les feuilles rouges tombent ici et là,  
Blessées par les averse,  
Sous le ciel ennuagé.

Pendant des milliers d'années  
Puisse sa vie être prolongée  
Pour gouverner tout et tous sous le ciel,  
Dans le grand palais  
Destiné à demeurer immuable  
Pendant des centaines d'années.

#### A LA LOUANGE DU JAPON

La contrée de Yamato  
A des montagnes innombrables,  
Mais incomparable entre toutes  
Est le haut mont Kagouyama.  
Je suis debout sur son sommet  
Pour contempler mon royaume.  
La fumée des plaines  
S'élève épaisse dans l'air,  
Les mouettes de la plaine de la mer  
Par intervalles prennent leur essor.  
O contrée de Yamato!  
Bel Akitsoucima!  
Bien cher tu es à moi.

#### LA LÉGENDE DE OURACIMA

Voici l'une des légendes japonaises des plus anciennes  
et des plus populaires. Dans sa version originale, elle est  
beaucoup plus vieille que le Manyociou.

Un jour brumeux de printemps  
Je m'arrêtai, au cours de ma promenade, sur le rivage de Souminoyé;  
Et, tandis que j'observais les bateaux de pêche se balancer,  
Je pensai au récit de jadis  
Qui conte comment Ouracima de Midzounoyé,  
Fier de son habileté à prendre le bonito et le tai,

Ne revint pas de sept jours,  
 Mais continua de ramer au delà des bornes de l'Océan (l'horizon)  
 Où, avec une fille du dieu de la mer,  
 Ce fut son sort de se rencontrer, tandis qu'il ramait.  
 Quand, après une cour mutuelle, ils vinrent à s'entendre,  
 Ils engagèrent leur foi, et s'en allèrent au pays immortel.  
 Main dans la main, ils entrèrent tous deux  
 Dans une superbe demeure au dedans de l'enceinte  
 Du palais du Dieu de la Mer.  
 Là, il aurait pu rester pour toujours,  
 Sans jamais vieillir, sans jamais mourir.  
 Mais l'insensé de ce monde  
 S'adressa ainsi à son épouse :  
 « Je voudrais pour un peu de temps retourner chez moi  
 Et parler à mon père et à ma mère ;  
 Demain je reviendrai. »  
 Ainsi il parla, et sa femme répondit :  
 « Si tu veux revenir au pays immortel  
 Et vivre encore avec moi comme maintenant  
 Prends bien garde comment tu ouvriras cette cassette. »  
 Elle lui enjoignit fortement cette recommandation.  
 Mais étant retourné à Souminoyé,  
 Bien qu'il cherchât des yeux sa maison, aucune maison il ne put voir ;  
 Bien qu'il cherchât des yeux le village, aucun village il ne put voir ;  
 Fort surpris, cette pensée lui vint :  
 Dans l'espace de trois années, depuis que j'ai quitté mon foyer,  
 Ma maison peut-elle avoir disparu, sans qu'il reste même la clôture ?  
 Si j'ouvrais maintenant cette cassette  
 Ne pourrais-je pas la voir comme auparavant ?  
 Ce disant, il entr'ouvrit la précieuse cassette,  
 D'où s'échappa un blanc nuage  
 Qui partit en s'étalant vers la contrée immortelle.  
 Il courut, il cria, il agita ses manches,  
 Il se roula par terre et frappa ses pieds l'un contre l'autre.  
 Tout à coup son cœur se fondit ;  
 Des rides couvrirent son corps qui avait été si jeune ;  
 Sa chevelure, qui avait été si noire, devint blanche ;  
 Bientôt, le souffle aussi lui manqua.  
 A la fin, la vie le quitta.  
 Et voici ! là, autrefois, se dressait la cabane  
 De Ouracima de Midzounoyé.

Comme la plupart des *naga-outa*, cette pièce est suivie par un poème de 31 syllabes, appelé *hanka*. Le *hanka* répète parfois l'idée principale du poème qui précède et, d'autres fois, on s'en sert pour utiliser les bribes de pensées ou d'images qu'il n'eût pas été

facile d'inclure dans le poème principal. Quelques *naga-outa* sont même suivis de plusieurs *hanka*.

## HANKA

Dans la contrée immortelle  
 Il aurait pu continuer à vivre ;  
 Mais de sa nature  
 Combien stupide il fut, le pauvre diable !

Les deux poèmes suivants sont anonymes.

## LE MONT FOUZI (FOUZI YAMA)

Quand d'un côté on a la province de Kai  
 Et de l'autre le pays de Sourouga,  
 Juste au milieu entre les deux  
 Se dresse le haut pic du Fouzi.  
 Les nuages mêmes du ciel redoutent de s'en approcher ;  
 Même les oiseaux dans leur envol n'atteignent pas son sommet.  
 Son feu ardent est apaisé par la neige ;  
 La neige qui tombe est fondue par son feu.  
 Aucun mot ne peut le dire, et je ne sais pas de nom qui lui convienne,  
 Mais il est sûrement une merveilleuse divinité ;  
 Ce lac que nous appelons la mer de Sé  
 Est renfermé au dedans de lui ;  
 Cette rivière que les hommes, quand ils la traversent, appellent  
 Est l'eau qui découle de ses flancs ; [Fouzi  
 De Yamato, le Pays du Soleil Levant,  
 Il est le donneur de paix, il est le dieu, il est le trésor.  
 Sur le pic de Fouzi, dans la contrée de Sourouga,  
 Je ne me lasse jamais de porter mes regards.

## LA PAUVRETÉ

Ce poème est exceptionnel en tant qu'il donne aperçu de la condition des classes pauvres. Il contient des vers dans lesquels se fait sentir une influence boudhique.

C'est la nuit ; mêlée à la tempête, la pluie tombe ;  
 Mêlée à la pluie, la neige tombe.  
 J'ai si froid, et je ne sais pas quoi faire.  
 Je prends pour le mâcher du grossier poisson (?) salé,

Et bois une gorgée de lie de saké.  
 Je tousse; j'éternue et j'éternue sans pouvoir m'en empêcher.  
 Je peux caresser ma barbe, et m'enorgueillir de moi-même.  
 Qui donc est comme moi?  
 Mais j'ai si froid, j'attire la couverture de chanvre, [possède.  
 Et j'entasse confusément sur moi tous les manteaux de nouno que je

Pourtant, même pendant cette nuit glaciale,  
 N'en est-il pas d'autres plus pauvres  
 Dont les parents meurent de froid et de faim, [ture?  
 Dont la femme et les enfants mendient, avec des larmes, leur nourri-

(Le poète s'imagine alors s'adresser à l'un de ces malheureux.)

Par un temps pareil, comment passes-tu tes jours?

(L'autre répond :)

Le ciel et la terre sont vastes, mais ils se sont fait étroits,  
 Le soleil et la lune sont brillants, mais pour moi ils n'ont pas un rayon;  
 En est-il ainsi pour tous les hommes, ou pour moi seul?  
 Né homme, par la plus rare des chances,  
 Je suis fait en forme humaine comme un autre, [doublé d'ouate,  
 Pourtant sur mes épaules, je porte un manteau de nouno qui n'est pas  
 Et qui pend en franges effilochées comme des herbes de mer,  
 Simple paquet de guenilles.  
 Dans ma hutte informe de roseaux entrelacés,  
 De la paille est éparpillée sur le sol nu de terre battue.  
 Père et mère à mon chevet,  
 Femme et enfants à mes pieds,  
 Se rassemblent pleurant et gémissant,  
 Avec des voix qui semblent sortir de la gorge de l'oiseau nouyé.  
 Car nulle fumée ne monte du poêle de la cuisine;  
 Dans les pots, les araignées ont tendu leurs toiles,  
 La façon de cuire même est oubliée.  
 Pour couronner tout cela — en coupant le bout, comme dit le proverbe  
 D'une chose qui est déjà trop courte —  
 Vient le chef du village avec sa verge,  
 Ses ordres [pour des prestations] pénètrent jusqu'au lieu où je dors.  
 Une misère aussi impuissante n'est que l'ordinaire du monde.

Un fait caractéristique de la différence entre le japonais et les langues européennes est que ce poème ne contient dans l'original que sept pronoms personnels, y compris les possessifs et les relatifs.

### Quelques Tanka.

Il ne s'est pas encore trouvé de Fitzgerald pour traduire en vers les meilleurs *tanka* du *Manyociou* et du *Kokinciou*. Une traduction en prose pourra suffire en attendant; tout ce qu'elle peut faire est de correspondre vers pour vers à l'original.

Les dix poèmes suivants font partie d'une série de treize *tanka* composés à la louange du saké par OTOMO NO YAKAMOTCHI, qui mourut en 785 et fut, après Hitomaro et Akahito, le poète le plus distingué de son temps. Ce thème n'est pas très commun chez les poètes japonais, et son choix est probablement dû à une influence chinoise.

Ah! combien vrai était le dire  
 Du grand sage  
 Des jours de jadis,  
 Qui donna au Saké  
 Le nom de « Sage ».

C'est le saké  
 Qui est la chose la plus aimée,  
 Même par les sept hommes sages  
 Des jours de jadis.

Meilleur que des paroles  
 Qui seraient sages,  
 Il est de boire du saké  
 Jusqu'à en verser  
 Des larmes d'ivresse.

Plus que je ne puis dire,  
 Plus que je ne puis faire pour le montrer,  
 Une excessivement noble chose  
 Est le saké.

S'il arrivait  
 Que je dusse être autre chose qu'un homme,  
 Je voudrais devenir  
 Une jarre à saké,  
 Car alors j'en serais imbibé.

Haïssable à mes yeux  
Est le fat sentencieux  
Qui ne veut pas boire de saké.  
Quand je regarde un tel être  
Je trouve qu'il ressemble à un singe <sup>1</sup>.

Causez de trésors inappréciables!  
Peuvent-ils être plus précieux  
Qu'une seule coupe  
D'épais saké?

Parlez de joyaux  
Qui étincellent la nuit!  
Peuvent-ils donner autant de plaisir  
Que de boire du saké  
Qui emporte nos soucis?

Nombreuses sont les manières  
D'obtenir des plaisirs en ce monde;  
Mais aucune, à mon avis,  
N'est comparable à celle de se mettre en gaité  
Même jusqu'aux larmes.

Aussi longtemps qu'en ce monde  
Je trouve mon plaisir,  
Dans une existence future  
Que m'importe de devenir  
Un insecte ou un oiseau?

Mais le printemps est plus fréquemment le sujet favori. Les tanka suivants sont d'auteurs divers.

Sur les fleurs du prunier  
Épaisse tombe la neige;  
J'ai voulu en recueillir  
Pour te la montrer,  
Mais elle a fondu dans mes mains.

Les fleurs du prunier  
Avaient été déjà éparpillées,  
Mais cependant  
La neige blanche  
Est tombée lourde sur le jardin.

Parmi les collines  
La neige encore demeure,  
Mais les saules  
Où les torrents se joignent  
Sont en pleins boutons.

1. L'édition officielle du *Manyociou* consacre huit pages de commentaire à cette dernière stance.

O toi, saule,  
Que je vois chaque matin,  
Hâte-toi de devenir un bocage épais,  
Où le rossignol <sup>1</sup> puisse fréquenter et chanter.

Avant que les brises printanières  
Aient emmêlé les fils fins  
Du saule vert,  
Alors, je voudrais les montrer  
A mon amour.

Le temps des cerisiers en fleurs  
N'est pas encore passé,  
Maintenant cependant les fleurs devraient tomber  
Pendant que l'amour de ceux qui les regardent  
Est à son plus haut point.

Tombe doucement,  
O toi, pluie du printemps!  
Et n'éparpille pas  
Les fleurs des cerisiers  
Avant que je les aie vues.

Quand je sortis  
Sur la lande  
Où la brume s'élevait,  
Le rossignol chanta;  
Le printemps, semble-t-il, est venu.

Mes jours se passent en désirs  
Et mon cœur s'amollit  
Comme le givre  
Sur les plantes d'eau,  
Quand vient le printemps.

De soupirs d'amour  
J'ai souffert jusqu'à la nuit,  
Mais le long jour printanier de demain,  
Avec ses brumes montantes,  
Comment le passerai-je jamais?

Mon amour est dru  
Comme les herbes au printemps;  
Il est multiple comme les vagues  
Qui s'entassent sur le rivage  
Du grand Océan.

1. L'oiseau qu'il est nécessaire, dans cette traduction, d'appeler rossignol n'est pas notre chanteur, mais appartient à une espèce voisine, le *Ougouïsou* ou *Celtia cantans*. Il n'est pas sans quelque ressemblance avec l'oiseau de nos contrées, étant de la même grosseur et d'une cou-

Je ne planterai plus pour toi  
De grands arbres,  
O coucou !  
Tu viens, et avec ton cri résonnant  
Tu augmentes mes désirs ardents.

Ce matin à l'aube  
J'ai entendu le cri du coucou.  
L'as-tu entendu, mon seigneur,  
Ou étais-tu encore endormi ?

Je planterai pour toi  
Tout un bosquet d'orangers,  
O toi, coucou !  
Où tu puisses toujours demeurer,  
Même jusqu'à l'hiver.

C'est l'aurore.  
Je ne puis dormir parce que je pense à celle que j'aime  
Quand en sera-ce fait  
De ce coucou  
Qui ne cesse de chanter ?

Si seulement ta main  
Se posait sur la mienne,  
Qu'importerait que les paroles des hommes  
Fussent aussi abondantes que les herbages  
Des prairies en été !

Puisque nous sommes des choses telles  
Que si nous sommes nés  
Nous devons quelque jour mourir,  
Aussi longtemps que cette vie dure  
Prenons du plaisir.

A quoi comparerai-je  
Cette vie que nous vivons ?

leur uniformément grise. Ses habitudes ne sont pas spécialement nocturnes, mais quand il chante, il cherche l'ombre la plus épaisse d'un buisson ou d'un fourré, ce que les Japonais imitent en couvrant sa cage de papier, de façon à produire une obscurité artificielle. Le répertoire de l'ougouïsou n'est en aucune façon aussi varié que celui du rossignol, mais il n'est surpassé par aucun oiseau chanteur pour la douceur de ses notes ; ses brèves et mélodieuses émissions de voix sont un emblème assez exact de la poésie nationale.

1. Les Japonais associent avec le coucou des idées entièrement différentes des nôtres. Ils entendent dans son cri les désirs d'un amour insatisfait. Il est vrai que ce n'est pas le même oiseau que le nôtre, mais une espèce voisine, avec un cri quelque peu différent. Son nom, en japonais : *Hototoghisou*, est une onomatopée.

Elle est comme un bateau  
Qui, au point du jour, s'éloigne à force de rames  
Et ne laisse aucune trace derrière lui <sup>1</sup>.

Je voudrais aller dans quelque contrée  
Où il n'y aurait pas de coucous,  
Je suis si mélancolique  
Quand j'entends  
Leur chant !

Les glycines onduleuses <sup>2</sup>  
Que j'ai plantées auprès de ma maison  
Comme un souvenir  
De toi, que j'ai aimée,  
Enfin sont en fleurs.

Quand le coucou a chanté,  
Aussitôt je l'ai chassé,  
Lui ordonnant d'aller vers toi.  
Je me demande s'il t'a trouvée.

Va, toi, coucou,  
Et dis à mon seigneur,  
Qui est trop affairé  
Pour venir me voir,  
Combien je l'aime.

J'admets que je  
Vous sois odieux,  
Mais l'oranger en fleurs  
Qui croit auprès de ma demeure,  
Réellement, ne viendrez-vous pas le voir ?

Je ne porte aucun vêtement  
Trempe de rosée  
Pour avoir cheminé dans l'herbage d'été ;  
Mais cependant la manche de mon vêtement  
Jamais un seul instant n'est sèche (de larmes).

C'est le sixième mois,  
Le soleil brille  
Tant que le sol est tout fendillé,  
Mais, même ainsi, comment ma manche sécherait-elle,  
Si je ne te rencontre jamais ?

Sur la lande printanière,  
Pour cueillir des violettes,

1. Le sentiment de ce poème est bouddhique. Le caractère transitoire de la vie est un refrain constant dans la littérature japonaise.  
2. Le poète compare ces fleurs à des vagues.

Je me suis aventuré.  
 Son charme me retint tellement  
 Que je suis resté jusqu'au matin <sup>1</sup>.

(AKAHITO.)

Oh! la misère d'aimer,  
 Caché du monde  
 Comme un lis virginal  
 Croissant dans l'épais herbage  
 De la plaine estivale.

Le ciel est une mer  
 Où montent les flots des nuages;  
 Et la lune est une barque;  
 Vers les bosquets d'étoiles  
 Elle s'avance à la rame.

Oh! si les vagues blanches au loin  
 Sur la mer d'Isé  
 Étaient des fleurs!  
 Que je puisse les cueillir  
 Et les apporter comme une offrande à mon amour.

(PRINCE AKI.)

Bien que le *Nihongi* <sup>2</sup>, étant en langue chinoise, n'appartienne pas en propre à cet ouvrage, il occupe une place si remarquable parmi les livres écrits au Japon, qu'il mérite une rapide notice. Nous avons là, préparé par les soins officiels et achevé en 720, un recueil des mythes, des légendes, de la poésie et de l'histoire du Japon depuis les premiers temps jusqu'à l'année 697. C'est la première d'une longue série d'histoires officielles écrites en chinois, qui sont pour la plupart de mornes compilations dans lesquelles ceux-là seulement qui s'occupent d'histoire, d'anthropologie ou de sujets de ce genre peuvent vraisemblablement prendre quelque intérêt. Les écrivains se contentaient d'enregistrer les évé-

1. Il faut sans doute interpréter cette métaphore dans le sens d'une visite à la bien-aimée.

2. Traduit par W. G. Aston dans les *Transactions of the Japan Society* (1896).

nements dans leur ordre chronologique, de mois en mois et de jour en jour, sans essayer de les relier entre eux ni de réfléchir sur leurs causes. L'attention qu'on apportait aux compositions et aux études chinoises, et que nécessitait l'usage de cette langue, eut cependant quelques effets importants. Elle absorba tout l'intérêt des hommes, la culture de la littérature nationale fut laissée en grande partie aux femmes, et elle contribua à familiariser les Japonais avec des modèles de style supérieurs à ceux qu'ils pouvaient trouver dans leur propre pays.